

CHRONIQUE

FLORENCE NIGHTINGALE ET HENRY DUNANT

C'est par le souvenir de l'existence héroïque des grands humanitaires que nous pouvons le mieux retremper nos forces. Une existence comme celle de Florence Nightingale est bien propre à exalter l'imagination et le livre que M^{me} Cecil Woodham-Smith vient de lui consacrer¹ rappelle à ceux, si nombreux aujourd'hui, qui auraient tendance à l'oublier, que la foi est invincible et qu'elle soulève les montagnes.

L'auteur a dépouillé un grand nombre de publications relatives à « la dame à la lampe » ; elle a lu ses ouvrages, compulsé sa correspondance ainsi que celle de sa famille. Il est né, de cet énorme travail, une biographie complète, instructive, et au travers de laquelle se dessine un visage connu, certes, mais qui prend, à la faveur d'innombrables confrontations, une valeur singulière. On connaît l'épopée de celle qui, ayant entrepris une tâche démesurée pour ses forces fragiles, luttant contre des militaires bornés ou des médecins incapables, réussit à réorganiser les services de santé des troupes qui combattaient en Crimée. La mortalité était effrayante, elle baissa considérablement ; les infirmières étaient inaptes à donner des soins, elles formèrent bientôt un corps remarquable de dévouement et de moralité ; la gabegie des services hospitaliers était à son comble, les hôpitaux militaires dont Florence Nightingale fut enfin nommée « Inspectrice générale de la section féminine », possédèrent le nécessaire dans le domaine de l'hygiène et des médicaments.

¹ *Florence Nightingale*, par Cecil WOODHAM-SMITH, Constable, London 1950. In-8 (220 x 145), 615 pages.

La guerre avait pris fin et Florence Nightingale rentra en Angleterre, malade, solitaire, épuisée, ayant, comme elle le dit, vu l'enfer, mais farouchement déterminée à agir pour la réforme de l'administration sanitaire de l'armée. De fait, jusqu'à sa mort survenue à 90 ans, en 1910, elle s'intéressa à tous les problèmes ayant trait à l'hygiène de l'armée britannique, au statut et à la morale de l'infirmière, publiant ses « Remarques sur les hôpitaux », « Remarques sur la façon de soigner », annotant des milliers de rapports, écrivant d'innombrables lettres, et dénonçant inlassablement l'inertie et le découragement.

Elle put compter, il est vrai, sur l'appui constant d'un homme qui, tout de suite, avait compris son génie, le ministre de la Guerre Sydney Herbert. « Il n'y a qu'une seule personne en Angleterre capable d'organiser et de diriger une semblable entreprise » avait-il déclaré d'elle au moment où il lui demanda d'élaborer un plan pour le travail des infirmières dans les hôpitaux de l'armée britannique en Crimée. Il lui resta fidèle jusqu'au bout et elle devint une sorte de « conseillère » du ministère. On la consultait pour la construction d'hôpitaux et de casernes et elle étudiait les projets à fond, jugeant qu'il n'était pas de détail, si minime soit-il, qui n'ait son importance.

Impitoyable avec elle-même, se donnant entièrement à son œuvre immense qui eut pour résultat la réhabilitation et l'ennoblissement de la profession d'infirmière, elle exigeait aussi beaucoup des autres, les entraînant à sa suite sans tolérer aucune défaillance. Lorsque Sydney Herbert, gravement malade, démissionna — il devait mourir deux mois plus tard — elle lui écrivit durement, lui reprochant de la trahir et de compromettre leur œuvre commune.

M^{me} Woodham-Smith la suit pas à pas dans son combat de chaque jour et le livre qu'elle a écrit prend, dans cette fidélité au modèle, une force véritable. Il nous faut d'autant plus regretter, dans ces conditions, qu'il ne contienne que quelques lignes sur les relations de Florence Nightingale avec Henry Dunant. Et encore y trouve-t-on des erreurs : c'est en tant que jeune médecin, que Dunant assistait, paraît-il, à la bataille de

Solférino ; puis il fonda la « Société de la Croix-Rouge » (the Red Cross Society) qui prit pour symbole le drapeau de la Suisse, sa patrie (which used as its symbol his native flag of Switzerland) ; de plus, en 1872, le D^r Dunant fit à Londres une conférence sur le travail de cette Société.¹

Ces inexactitudes doivent être relevées ; mais il est intéressant aussi, nous semble-t-il, de profiter de cette occasion pour rappeler, en nous appuyant sur les écrits inédits de Dunant déposés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, quelles furent, selon l'auteur du *Souvenir de Solférino*, les relations qu'il entretenait avec Florence Nightingale.

M. Bernard Gagnebin, conservateur des manuscrits de cette Bibliothèque, a souligné, dans le bel article qu'il publia, sous le titre « Comment l'Europe accueillit le Souvenir de Solférino » dans la *Revue internationale*,² que Florence Nightingale, si elle approuvait l'idée d'une organisation permanente de secours aux blessés en temps de guerre, ne croyait pas à la possibilité de fonder une société internationale dans ce dessein. Et il reproduisit *in extenso* la lettre que Miss Nightingale fit écrire, en janvier 1863, à la personne chargée par Dunant de lui remettre son livre sorti de presse trois mois plus tôt. Elle n'aperçut pas d'emblée ce qui, justement, était génial dans la proposition de Dunant, cette idée d'organiser, d'une manière à la fois permanente et internationale, le secours aux blessés de guerre. Après avoir fait quelques objections d'ordre concret au projet, la secrétaire terminait la lettre par ces mots : « Je regrette de vous communiquer un message qui semble devoir ralentir l'ardeur d'un philanthrope, mais je suis persuadée qu'il reconnaîtra l'importance des objections soulevées... ».

Or, l'histoire devait donner raison à Dunant, la signature de la première Convention de Genève en apportait la preuve. Puis les années passent. Dunant s'est éloigné de sa ville natale, sans d'ailleurs se désintéresser de la grande œuvre qu'il considérait toujours comme la sienne. Véritable visionnaire, il avait lancé

¹ On pourrait signaler d'autres imprécisions au point de vue historique. Citons simplement, à titre d'exemple, certaines allusions relatives à Sismondi et à Louis-Napoléon Bonaparte.

² Juin 1950, pp. 419-429.

une autre idée généreuse à la Conférence internationale de la Croix-Rouge qui se tint à Paris en 1867, celle du secours aux prisonniers de guerre.¹ C'est en 1872, à Londres, qu'il allait, une nouvelle fois, la présenter en public. En effet, l'« Association pour le développement des sciences sociales » convoquait ses membres pour le 6 août aux fins d'entendre « une conférence de M. Henry Dunant sur l'unification des conditions concernant les prisonniers de guerre ».

Voici quel était, suivant Dunant, dans ses notes personnelles, le résumé proposé comme première base de délibérations et qu'il intitulait « Projet spécial de convention en faveur des prisonniers de guerre ». « Un projet de Convention diplomatique aussi court que possible sera élaboré et se composera d'articles généraux, en prenant pour base la Convention signée pendant la guerre de Crimée entre l'Angleterre et la France relativement aux prisonniers russes. Le projet fixerait autant que faire se peut, et pour toutes les nations civilisées, l'obligation d'un traitement uniforme envers les officiers et les soldats prisonniers de guerre. Il les placerait, dans chacun des pays belligérants, sous la haute protection du corps diplomatique et consulaire ».

Cette conférence eut un succès très vif ; les journaux en parlèrent et Lord Elcho qui présidait promit son appui. Mais nous retrouvons ici notre propos qui était de rappeler les rapports de Dunant avec Florence Nightingale. Car, ainsi que le rappelle Mme Woodham-Smith dans l'ouvrage que nous analysons aujourd'hui, l'orateur commença sa causerie en rendant hommage à Miss Nightingale à laquelle, disait-il, revient tout l'honneur de la Convention de Genève. Et il ajoutait — oubliant semble-t-il quels avaient été les vrais motifs de son voyage — que c'était le souvenir de l'œuvre réussie en Crimée qui l'avait poussé à aller en Italie, treize ans plus tôt. Au reste, il nous paraît intéressant de reproduire cet hommage qui figure dans une « lecture », brochure que Dunant a répandue autour de lui et qu'il a envoyée à Florence Nightingale.

« I would first remark that I was inspired with the idea of this work by the admirable devotion and the immense services rendered

¹ Voir Paul DES GOUTTES, *Revue internationale*, avril 1942, p. 274.

by Miss Nightingale to the English army in the Crimea. Her noble spirit, her generous heart, called forth the gratitude of the whole of England ; but her lofty mission, in a patriotic point of view, has had results for greater than are generally supposed and surpassing even the imagination of the self-sacrificing heroine herself...

To so many who pay their homage to Miss Nightingale though a very humble person of a small country Switzerland, I beg to add my tribute of praise and admiration. As the founder of the Red Cross and the originator of the diplomatic Convention of Geneva, I feel emboldened to pay my homage. To Miss Nightingale I give all the honour of this human Convention. It was her work in the Crimea that inspired me to go to Italy during the war of 1859, to share the horrors of war, to relieve the helplessness of the unfortunate victims of the great struggle of June 24, to soothe the physical and moral distress, and the anguish of so many poor men, who had come from all parts of France and Austria, to full victims to their duty, far from their native country, and to water the poetic land of Italy with their blood. »

Ces paroles avaient dû revenir aussitôt aux oreilles de celle qui en était l'objet puisque, le 10 août, Dunant écrit à Genève à son frère Pierre, de l'hôtel Saint-James à Piccadilly où il était descendu : « Miss Nightingale m'a fait inviter à aller passer deux ou trois jours à Claydon (une heure de chemin de fer de Londres) par son beau-frère, Sir Henry Verney, membre du Parlement ». Il ne se rendit pas, semble-t-il, à Claydon et n'eut pas ainsi l'occasion de rencontrer Florence Nightingale qui cependant, quelques jours plus tard, le 4 septembre, lui écrivit de Londres la lettre suivante, demeurée sauf erreur inédite :

« Veuillez bien agréer, Monsieur, l'expression de ma très sincère reconnaissance pour l'envoi de la Lecture que vous avez donnée à Londres sous la présidence de Lord Elcho. Permettez-moi en même temps de vous féliciter de la réussite de votre noble œuvre — œuvre vraiment de Dieu et de la civilisation de Dieu. Je reconnais avec plaisir votre bonté en rattachant mon pauvre nom à la grande Œuvre, parce qu'il me semble que c'est reconnaître la manière dont toutes les femmes anglaises, depuis la plus pauvre jusqu'à la plus riche, ont travaillé lors de la dernière guerre sous vos auspices, disons-le bien, et ceux de la Croix — (*sic*). Elles ont donné non seulement de leur superflu mais jusqu'à leur nécessaire.

Votre bonté me pardonnera de n'écrire que ce pauvre mot. Ma nièce Emily Verney, la fille unique de Sir Henry Verney, est morte hier. C'est elle qui a travaillé plus que nous tous ici en 1870. Elle était

CHRONIQUE

vraiment le Génie de l'Œuvre des blessés. Dieu l'a retirée à Lui — si aimable, si aimante et si aimée.

Les affaires incessantes et les maladies dont je suis accablée m'empêchent, Monsieur, bien à regret, de faire plus que vous offrir l'expression de ma profonde admiration ».

(s) Florence Nightingale

Henry Dunant restera plus d'une année encore en Angleterre, faisant des conférences à Plymouth, à Brighton, retournant à Londres et y écrivant une nouvelle brochure sur le sort des prisonniers. Il ne semble pas cependant qu'il ait eu un nouvel échange de correspondance avec Florence Nightingale¹. Mais il continuera à ressentir, à l'égard de celle-ci, une vénération dont nous retrouverons des traces dans les observations qu'il écrivit au long de sa vie et enfin à Heiden ; observations, souvenirs, évocations circonstanciées qui devaient, dans son esprit, lui servir à composer une histoire de la Croix-Rouge. Il écrit d'elle bien des années après son séjour de Londres : « noble femme qui a inauguré une ère nouvelle dans l'esprit de charité universelle ».

Il valait donc la peine d'éclairer, bien qu'ils aient été épisodiques, les rapports de deux êtres exceptionnels qui ont marqué de leur forte personnalité le siècle de l'humanitarisme. On ne peut que regretter que M^{me} Woodham-Smith n'y ait pas consacré plus de place dans son important ouvrage qui, illustrant une vie exemplaire, peut être lu avec profit par ceux dont le devoir quotidien est de servir le prochain.

J.-G. L.

¹ Peut-être d'ailleurs de nouvelles lettres de cet infatigable épistolier que fut Dunant, seront-elles découvertes, qui jetteraient une lumière ici et là sur cette partie obscure de sa vie ?